



MANDARIN & COMPAGNIE ET STUDIOCANAL
PRÉSENTENT

ISABELLE CARRÉ

BERNARD CAMPAN

LA DÉGUSTATION

UN FILM DE
IVAN CALBÉRAC

DURÉE DU FILM : 1H22

AU CINÉMA LE 31 AOÛT

**DISTRIBUTION
STUDIOCANAL**

Sophie Fracchia
sophie.fracchia@studiocanal.com
Tél. : 01 71 35 11 59

**PRESE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION**

Loann Greulich
lgreulich@dominiquesegall.com
Tél. : 01 45 63 73 04

Matériel presse et publicitaire disponible sur salles.studiocanal.fr



Divorcé du genre bourru, Jacques tient seul une petite cave à vins, au bord de la faillite. Hortense, engagée dans l'associatif et déterminée à ne pas finir vieille fille, débarque un jour dans sa boutique et décide de s'inscrire à un atelier dégustation...



INTERVIEW DE IVAN CALBÉRAC

SUR LES HUIT PIÈCES QUE VOUS AVEZ ÉCRITES, ET QUI ONT CHACUNE CONNU UNE BELLE ET LONGUE CARRIÈRE, VOUS EN AVEZ ADAPTÉ TROIS POUR LE CINÉMA : L'ÉTUDIANTE ET MONSIEUR HENRI, VENISE N'EST PAS EN ITALIE ET AUJOURD'HUI, LA DÉGUSTATION. SUR QUELS CRITÈRES DÉCIDEZ-VOUS QU'UNE PIÈCE DEVIENDRA UN FILM ?

Quand j'écris des pièces, je ne pense pas du tout au cinéma. Néanmoins, quand elles rencontrent un grand succès, la question se pose vite de les porter sur le grand écran. Évidemment, il faut à chaque fois évaluer ce que pourra apporter l'adaptation sur le grand écran, si le récit est suffisamment fort pour donner matière à un scénario (au théâtre, l'argument est parfois mince, les scènes généralement beaucoup plus longues, et la force des dialogues, et plus encore des acteurs qui performant en direct, peuvent primer sur le reste). Pour LA DÉGUSTATION, bien qu'elle se soit donnée très vite devant des salles remplies, je n'y pensais pas vraiment, peut-être parce que parallèlement, à cette époque-là, j'avais un autre projet cinéma. Mais un jour, juste après nos 4 nominations aux Molières, Isabelle Carré et Bernard Campan m'ont proposé de déjeuner ensemble et m'ont dit : « Et si on en faisait un film ? ». Comment résister à deux comédiens aussi persuasifs et aussi motivés ? L'envie m'était évidemment passée par la tête, mais c'est vraiment eux qui l'ont verbalisée les premiers.

Comme en plus, on s'entendait vraiment très bien, que mes producteurs étaient partants, j'ai commencé à sérieusement envisager la question. J'ai estimé qu'en me servant du hors champ de la pièce, il y avait possibilité de sortir du décor unique, de développer les personnages secondaires, de bâtir une intrigue plus complexe, de jouer d'ellipses, bref, qu'il y avait la matière pour une adaptation cinématographique. Et puis à ma connaissance, assez peu de films existaient autour de la dégustation de vin, on se souvient de films dans des exploitations viticoles, mais jamais chez un caviste. En outre, à cause de la Covid nous avons dû, à deux reprises, annuler la tournée théâtrale que nous avions prévue, et tous les spectateurs en région qui avaient acheté leurs places ont été remboursés, et un peu « privés » de la pièce. C'était donc l'occasion qu'ils découvrent cette histoire, au moins sous sa forme cinématographique. Et puis un film, c'est un bon moyen de garder des traces durables du travail d'une troupe. Le théâtre, c'est magnifique, j'adore, c'est la beauté de l'éphémère, mais quand ça s'arrête, c'est fini. Les représentations terminées, à part le souvenir que l'on en garde, tout s'évanouit.

COMMENT VOUS EST VENUE L'IDÉE DE LA DÉGUSTATION ?

Je n'ai jamais été un fin connaisseur de vin - j'en bois un peu plus depuis que j'ai tourné le film - mais il m'était arrivé de faire des dégustations en cave et à chaque fois, je m'étais dit que cela pourrait constituer une belle arène pour une comédie romantique. Mais une histoire d'amour, pour qu'elle nous passionne doit être empêchée par un obstacle majeur. J'avais envie de traiter des relations qu'on appelle parfois celle de la deuxième chance, de ces gens - comme j'en connais beaucoup - qui, après une rupture douloureuse ont une telle peur d'en baver une nouvelle fois, qu'ils n'osent plus se lancer dans une nouvelle aventure amoureuse, quitte à crever de solitude... J'ai décidé que ce seront donc les blessures

respectives de mes protagonistes qui seraient les principaux obstacles à l'amour.

DANS VOTRE HISTOIRE, LE VIN A UNE PLACE CAPITALE...

Capitale oui, parce que, sa double polarité va rapprocher Hortense et Jacques. Chez Hortense victime d'une éducation stricte, coercitive, voire toxique, le vin a comme effet de lui permettre de faire dégoupiller son surmoi, d'exprimer ses pulsions, ses élans, de vibrer, d'exulter, d'entrer dans un jeu de séduction. Elle aime donc le vin pour sa convivialité, sa sensualité, son pouvoir désinhibiteur et érotique. Jacques lui, qui veut oublier ce qui le brûle et le ronge, en consomme pour pouvoir s'échapper, oublier, se couper de la partie qui souffre en lui. C'est une sorte de pansement sur des plaies encore vives, qui ne les guérit en rien, et

qui nuit même de plus en plus à sa santé. Pour des raisons diamétralement opposées, l'épanouissement face à la destruction, le vin va donc devenir le langage commun de ces deux grands blessés de la vie.

VOUS AVEZ DÉJÀ RENCONTRÉ DES GENS COMME EUX ?

Oui, bien sûr. Je crois que tout le monde a déjà croisé au moins une Hortense et un Jacques dans sa vie. Pour un auteur, il est intéressant de partir de ce genre de personnages, sans redouter leurs éventuels stéréotypes, et puis, au fil de l'écriture, de les rendre de plus en plus complexes, de plus en plus nuancés. Les spectateurs, au début, croient voir des gens familiers, mais ceux-ci petit à petit leurs échappent, car ils sont plus complexes que ce qu'ils imaginaient au départ.



POURQUOI AVEZ-VOUS INVENTÉ UN PERSONNAGE, EN L'OCCURRENCE STEVE, ENTRE JACQUES ET HORTENSE ?

Jacques et Hortense étaient tous deux si coincés, si « empêchés » que lorsqu'ils ne sont pas sous l'effet du vin, il fallait quelqu'un pour faire le lien entre eux. Steve est celui qui va ouvrir les yeux de Jacques, lui faire comprendre qu'une femme s'intéresse vraiment à lui et qu'il serait dommage de la laisser passer. Je tenais aussi à cette notion de transmission entre Jacques et Steve. Malgré leur différence d'âge et de statut social, ils vont s'entraider. Tous les deux ont en commun d'être un peu égarés. Au début, Jacques a l'impression de faire une bonne action en prenant Steve dans sa boutique, mais finalement, il va recevoir en retour. Ça fonctionne parfois comme ça dans la vie. Tout est circulaire, l'univers agit alors comme un boomerang, nous renvoyant ce qu'on le projette. Mais aider n'est pas si simple, pas forcément toujours gratifiant, et peut avoir un coût supérieur à ce qu'on n'imaginait pas au départ, et c'est le cas dans le film.

LA DÉGUSTATION EST UNE COMÉDIE ROMANTIQUE, MAIS ANCRÉE DANS UNE RÉALITÉ D'AUJOURD'HUI...

Les histoires d'amour sont éternelles, atemporelles. Mais j'avais envie de faire un film bien ancré dans notre époque, en nourrissant le récit avec des thèmes actuels, qui me touchent particulièrement : la pauvreté, via les SDF, le sort des jeunes nés sous X, qui vivent dans des foyers, le chemin difficile des femmes qui veulent faire un enfant toute seule...

Ce qui n'empêche que je reste, avant tout, un auteur de comédies dont l'un des moteurs est de transmettre une forme d'optimisme que j'assume. Mon sentiment, c'est qu'au théâtre, tout comme au cinéma, si les gens peuvent avoir besoin d'être confrontés au miroir de leur époque, pour mieux l'appréhender, ils ont aussi parfois soif, pour s'évader, de retrouver un peu d'espoir dans un monde

angoissant, d'être nourri de légèreté et d'optimisme... L'enjeu est de trouver matière à cette légèreté et à cet optimisme. Si on ne veut pas relever de l'utopie ou du conte, il faut les imaginer à partir de choses réelles et concrètes. Un homme peut tout à fait choisir de se lancer dans une histoire avec une femme en plein parcours de PMA, c'est, me semble-t-il, un acte d'amour d'aujourd'hui.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ POUR PASSER DE LA PIÈCE AU SCÉNARIO ?

Je souhaitais m'éloigner du théâtre filmé. J'ai commencé à écrire sur ce que j'ai appelé plus tôt le « hors champ » de l'histoire, tout ce que le texte évoquait sans le montrer au théâtre. Une fois développées et dramatisées toutes les ramifications invisibles de la pièce, j'ai enrichi le scénario de nouveaux personnages. La pièce en comportait cinq, c'était trop peu pour le long-métrage que j'avais en tête.

Au théâtre, la parole est souvent reine, le silence n'y a pas toujours sa place, question de rythme. Au cinéma, grâce aux gros plans, aux travellings, au montage, on a plus de liberté pour jouer sur les regards et les silences. Montrer plutôt que dire. La catharsis, l'empathie pour les personnages, sont d'autant plus favorisées. Et peu à peu, le scénario est devenu plus « dramatique » et sans doute plus émouvant que la pièce...

LES DIALOGUES SONT TRÈS CISELÉS. CHEZ VOUS, EST-CE LE DRAMATURGE OU LE SCÉNARISTE QUI LES A ÉCRITS ?

Les dialogues sont plutôt l'affaire du dramaturge. Quand j'adapte une pièce pour le cinéma, j'essaie bien sûr de garder ceux qui ont fait leurs preuves au théâtre, je ne les jette pas, d'emblée, à la poubelle. Il ne s'agit pas pour autant d'aligner les bons mots et les punchlines. Pour ce film, j'ai conservé beaucoup du texte original, surtout dans la première

partie, puisqu'ensuite le film prend son autonomie, et s'écarte beaucoup de la pièce. J'ai donc aussi renoncé à pas mal de matière originale. Le théâtre est le lieu de l'évocation et de la distanciation ; le cinéma, celui de la représentation, celui qui permet d'avancer vers les personnages, d'entrer dans leur intimité, de les rendre moins distants. Ce qui a induit pour ce film des caractérisations plus fines, et des dialogues plus « réalistes ».

PETITE PARENTHÈSE : LE SUCCÈS D'UNE PIÈCE EST-IL UN FACTEUR DE TRAC SUPPLÉMENTAIRE QUAND ON S'ATTAQUE À SON ADAPTATION POUR LE CINÉ ?

Pas vraiment. Quand on fait un film, adaptation ou scénario original, la pression est toujours très forte. Évidemment on se lance dans l'optique de réussir son film au mieux, mais sans vraiment l'envisager en termes de succès. Si, une fois fini, il plaît au plus grand nombre, c'est merveilleux. Mais j'essaie avant tout de faire un film que j'aurais envie de voir.

ÉCRIVEZ-VOUS EN PENSANT À DES COMÉDIENS ?

J'écris toujours en pensant à des profils psychologiques mais plus rarement à des interprètes précis. Dans le cas de LA DÉGUSTATION, quand j'ai eu mis le mot fin à la pièce, il se trouve que j'ai très vite imaginé Isabelle et Bernard pour incarner Hortense et Jacques. J'ai eu de la chance : ils ont tous les deux dit oui avec enthousiasme.



POURQUOI LES AVEZ-VOUS GARDÉS POUR LE FILM ? EN PASSANT AU CINÉMA, VENISE N'EST PAS EN ITALIE ET L'ÉTUDIANTE ET MONSIEUR HENRI AVAIENT CHANGÉ DE DISTRIBUTION...

Ces changements n'ont pas été de mon fait. Pour VENISE..., je n'avais pas pu reprendre Thomas Solivères à cause de son âge. Le personnage était celui d'un ado. Sur scène, qu'il soit plus âgé n'avait aucune importance. Mais pour l'écran, ça ne pouvait plus marcher, à moins de partir dans effets spéciaux à la « Benjamin Button », et ce n'était pas l'idée. Pour L'ÉTUDIANTE..., je me suis heurté à un problème de notoriété. Les financiers ont exigé des interprètes plus connus et bankables que ceux de la distribution théâtrale. Dans les deux cas, changer de casting avait été éprouvant, pour les comédiens et pour moi. Pour ne pas connaître la même mésaventure avec LA DÉGUSTATION, j'avais demandé aux producteurs que l'adaptation cinéma conserve

la distribution de la version théâtrale, sans quoi, je ne souhaitais pas la tourner. Cette fois-ci, la chose a été possible.

POURQUOI ISABELLE CARRÉ ET POURQUOI BERNARD CAMPAN ?

J'avais déjà travaillé avec Bernard sur UNE SEMAINE SUR DEUX. C'est un acteur que j'apprécie énormément, pour sa retenue, sa pudeur, son humour aussi. Il a un charme fou, quelque chose de très viril et en même temps de très doux. Il est très franc aussi, très intègre, et cette honnêteté transparaît dans son jeu. Quand il a lu le texte, il n'a rien dit sur le fait que Jacques soit alcoolique – il avait déjà joué ce genre de rôle dans son premier film, LA FACE CACHÉE, mais il a un peu tiqué sur son côté bougon. N'ayant jamais interprété de personnage aussi bourru, il avait peur d'en faire trop et qu'on le trouve désagréable. Je l'avais rassuré en lui disant

qu'au fur et à mesure de la pièce, le public finirait par l'aimer. Ça s'est avéré vrai. D'ailleurs à l'épreuve de la scène, et ensuite du plateau, Bernard a beaucoup aimé être Jacques. Isabelle, elle, a tout de suite adoré Hortense : « Une catho coincée qui veut avoir un enfant par PMA et qui se dévergonde, je prends tout de suite ! », m'avait-elle dit d'emblée. Son enthousiasme m'avait beaucoup touché. D'autant que ça faisait longtemps que j'avais envie de travailler avec elle. C'est une immense actrice, aussi à l'aise dans le drame que dans la comédie. Elle est toujours aussi belle, aussi cinégénique. C'était vraiment l'interprète idéale pour ce personnage, elle en avait l'humour, la fantaisie, sous une apparence de vieille fille très classique. Isabelle est à la fois classique et très rock'n roll au fond.

Le couple a très bien fonctionné sur scène, le succès a été foudroyant. Au bout d'une semaine, le spectacle affichait complet même si à cause de la Covid, il a fallu arrêter deux fois en plein succès. Les deux reprises se sont elles aussi jouées à guichets fermés et l'exploitation s'est étalée sur presque trois ans. Il y a eu plus de 300 représentations qui ont attiré plus de 150 000 spectateurs. On a reçu quatre nominations aux Molières, et on en a gagné un, celui de la Meilleure Comédie, qui récompensait toute l'équipe. Ça a été très joyeux. Tout ce temps de l'exploitation théâtrale a été un pur bonheur.

SAVIEZ-VOUS QU'ISABELLE ET BERNARD AVAIENT DÉJÀ JOUÉ ENSEMBLE, DIX-SEPT ANS AUPARAVANT, POUR SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES, LE FILM DE ZABOU BREITMAN ?

Bien sûr. J'avais beaucoup aimé ce film. Il était sorti la même année qu'IRÈNE, mon premier long. Zabou et moi avons été nommés tous les deux au César du meilleur premier film en 2002. C'est elle qui l'avait remporté, ça ne s'oublie pas ! Pour ce même film, Isabelle avait obtenu pour sa part un César de l'interprétation.

Je me souviens avoir regretté que Bernard ne soit pas couronné lui aussi. Ils étaient formidables tous les deux.

SUR LE PLATEAU, COMMENT LES AVEZ-VOUS DIRIGÉS ?

On discutait en amont de ce qu'on allait faire, on se mettait d'accord, on évoquait les enjeux des scènes, les écueils qu'on souhaitait éviter. Isabelle et Bernard ont tous les deux une grande expérience et un sens aigu de leur métier. Avec eux, tout va vite. Ensuite, sur le plateau, c'était assez fluide. Ils sont à la fois techniques, sensibles, sincères et généreux. Ils ont tous les deux une force de proposition permanente et ils se laissent en même temps très facilement diriger. C'était d'autant plus simple que lorsque nous avons commencé à tourner, grâce à tous ces mois passés sur scène, non seulement ils maîtrisaient tous les aspects de leurs personnages, mais nous étions devenus très proches. Je n'étais encore jamais arrivé sur un plateau avec une telle proximité et une confiance aussi grande avec des acteurs. C'est particulièrement agréable. J'inclus bien sûr ceux qui avaient créé la pièce avec Isabelle et Bernard : Olivier Claverie, Éric Vieillard et Mounir Amamra. Pour les avoir également longtemps portés sur scène, eux aussi maîtrisaient leurs rôles. C'était comme si on avait reformé la troupe. Je faisais juste attention à ce qu'ils gardent le plus de sincérité possible, qu'ils ne se laissent pas enfermer dans cette mécanique de jeu que peut générer le théâtre. Parfois, pour casser la routine, les aider à retrouver naturel, sincérité et intimité, je changeais certaines répliques, ou certaines situations.

QUAND VOUS AVEZ TOURNÉ, AVIEZ-VOUS DES CINÉASTES EN TÊTE ?

Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, qui pratiquaient avec autant de talent le théâtre et le cinéma. Ils sont une grande inspiration pour moi. CUISINE ET

DÉPENDANCES, UN AIR DE FAMILLE, LE GOÛT DES AUTRES, ces films-là sont et seront toujours présents en moi. J'apprécie aussi beaucoup ce que fait Pierre Salvadori, HORS DE PRIX, par exemple, reste pour moi une merveilleuse référence de comédie romantique française.

LA MUSIQUE EST TRÈS IMPORTANTE...

Elle a toujours en effet une grande place dans mes films. Au cinéma, il y a forcément des moments où les personnages s'arrêtent de parler. C'est là, souvent, que la musique, le langage des émotions, entre en jeu.. Elle se substitue aux mots que les personnages ne veulent pas ou ne peuvent pas dire. Elle raconte leurs sentiments. Et puis elle permet aussi de prolonger et d'approfondir les scènes. J'ai la chance de travailler depuis longtemps avec Laurent Aknin qui a ce talent fou de faire comprendre par ses mélodies ce qu'éprouvent mes personnages. Notre connivence est très précieuse pour moi. Il y a aussi dans le film une chanson que j'aime particulièrement. Elle s'intitule « Uman » et elle est signée Romain Vignes, un jeune auteur-compositeur qui n'avait encore rien enregistré. Quand je l'ai entendue, tout-à-fait par hasard, je me suis dit qu'elle serait parfaite pour l'instant où Hortense et Jacques échangent leur premier baiser. Elle accompagne toutes les séquences qui conduisent à cet instant où leurs lèvres et leurs corps vont enfin se réunir.

CETTE SCÈNE DU BAISER EST-ELLE UN DES POINTS D'ORGUE DE VOTRE FILM ?

En tous les cas, c'est une de celles qui me touchent le plus. Il y en a une autre qui m'émeut aussi beaucoup, et qui lui est antérieure, celle où Hortense et Jacques dansent tous les deux sur « Petite Fleur » de Sydney Bechet, raides comme des piquets. Cette scène est comme une répétition ratée de celle du baiser précédent leur première nuit ensemble. Il ne faut pas tout donner tout de suite dans une

comédie romantique. Il faut des rendez-vous, du suspense et des rebondissements. On joue un peu avec le spectateur. Les choses doivent arriver au bon moment, ni trop tôt, ni trop tard. Le baiser par exemple va enfin « décoincer » Jacques, mais en même temps, il va réappuyer sur sa blessure ce qui va réenclencher la machine. Je pense que beaucoup d'histoires d'amour débutent comme cela, on se met avec quelqu'un pour revisiter inconsciemment ses blessures intérieures et se donner l'occasion de les soigner. Quand on « rencontre » l'autre, qu'on est attiré par lui, c'est souvent parce qu'il va nous tendre un miroir de nous-même... Parfois dérangeant.

LA PHOTO DE VOTRE FILM EST PARTICULIÈREMENT SOIGNÉE. ELLE EST CHAUDE, ELLE ÉVOQUE LE CHAI, L'AMBRE...

On a voulu soigner l'image du film avec Philippe Guilbert, le chef opérateur et Julia Lemaire, la chef décoratrice. J'avais envie d'un film qui soit beau à regarder, d'un film qui ait une certaine ambition esthétique. On a choisi de traiter la cave dans des couleurs ocres et légèrement terreuses. Cette cave est celle de Jacques. Elle est pour lui comme un terrier dans lequel il s'est réfugié depuis son drame personnel. Il fallait qu'elle évoque un peu l'ancre d'un ours, mais qu'elle soit malgré tout suffisamment accueillante pour qu'une femme ait envie d'y entrer et d'y revenir. J'ai aussi opté pour un format en « scope » qui est radicalement différent de celui du petit écran, plus agréable à l'œil et qui permet plus facilement de conserver deux personnages dans le même plan. Sur les comédies, j'aime bien laisser les personnages inter-réagir, sans couper la caméra. Je ne découpe pas trop. Cela accentue l'impression de réalisme et de sincérité.





INTERVIEW DE ISABELLE CARRÉ

GÉNÉRALEMENT, L'ENVIE D'ADAPTER UNE PIÈCE AU CINÉMA APPARTIENT À SON AUTEUR. POUR LA DÉGUSTATION, LA PROPOSITION EST VENUE DE SES COMÉDIENS. POURQUOI À VOTRE AVIS, CETTE ENVIE, UNANIMEMENT EXPRIMÉE PAR TOUTE UNE TROUPE, DE JOUER CETTE HISTOIRE POUR LE GRAND ÉCRAN ?

Quand l'annonce du premier confinement est tombée, nous étions en pleine exploitation du spectacle. Tout allait comme sur des roulettes : la salle était pleine à chaque représentation, et sur scène, l'ambiance était idyllique. Un soir, on rentre chez nous normalement et le lendemain matin, on reçoit un coup de téléphone pour nous annoncer que les représentations s'arrêtaient là. Le choc a été rude : nous avons laissé toutes nos affaires au théâtre et surtout, personne ne s'était dit au revoir puisque nous ne savions pas que la représentation de la veille était la dernière. Très peu de temps après, on apprenait aussi que la tournée prévue était annulée. Effondrement général. On se renseigne un peu et on apprend que si tous les théâtres étaient à l'arrêt, les plateaux de cinéma pouvaient continuer de fonctionner sous certaines conditions. C'est là qu'on a eu l'idée de demander à Ivan de transformer sa pièce en scénario. Désignés par la troupe pour être son porte-parole, Bernard et moi avons dû être assez persuasifs puisque, bien qu'accaparé par un projet en cours, Ivan a accédé à notre demande (rires). On a été d'autant plus heureux qu'il nous a annoncé que pour le film, il reprendrait le « Club des cinq » (comédiens) qui avait créé la pièce. C'était super-chouette. On a attaqué le confinement avec moins de tristesse et d'inquiétude.

UNE PETITE PARENTHÈSE. VOUS ÊTES RETOURNÉS SUR LES PLANCHES APRÈS LE TOURNAGE. ON DIT SOUVENT QUE LE THÉÂTRE NOURRIT LE CINÉMA. MAIS L'INVERSE EST-IL VRAI ?

La réponse est claire : oui. Lorsqu'après le tournage, on a repris les représentations, on s'est aperçu que notre jeu s'était modifié, que nous avons beaucoup approfondi nos personnages et aussi que nous étions encore plus soudés. L'ambiance était devenue encore plus agréable, plus intense, plus fraternelle. Il faut dire qu'on avait vécu un truc incroyable. Je n'ai pas le souvenir qu'une pièce portée au cinéma se reprenne au théâtre dans la foulée de son tournage et qui plus est, avec sa distribution d'origine. Cette expérience-là, presque inédite, nous l'avons vécue avec d'autant plus d'intensité, que le temps qu'Ivan écrive son scénario, nous piaffions d'impatience chez nous, privés, à cause du confinement, de la possibilité de nous exprimer. Avec LA DÉGUSTATION, nous avons eu un parcours exceptionnel, bourré d'émotions. Chacune de ses étapes a été enrichie par la précédente. Je ne sais pas comment les gens vont recevoir le film, mais je sais qu'au théâtre, parce qu'ils sont venus nous le dire, on a rendu beaucoup de gens heureux. J'ai une théorie à ce sujet. Quand des comédiens ne s'entendent pas ou sont malheureux sur un plateau ou sur une scène, cela ne se voit pas. Mais quand ils s'entendent et sont épanouis, alors les spectateurs sentent ces petites étincelles supplémentaires qui s'appellent la complicité et le plaisir. À la fin de l'exploitation, nous avons eu tous les cinq beaucoup de mal à nous séparer.

REVENONS UN PEU EN ARRIÈRE. VOUS ÊTES TRÈS DEMANDÉE, AUSSI BIEN AU THÉÂTRE QU'AU CINÉMA. POUR QUELLES RAISONS AVEZ-VOUS CHOISI DE MONTER SUR SCÈNE POUR LA DÉGUSTATION ?

Quand j'ai reçu la pièce, j'ai tout de suite eu envie de la jouer. D'abord elle m'a fait rire, d'un de ces rires qui font du bien, parce que leur humour, totalement dépourvu de cynisme, d'amertume et de méchanceté est, non pas de ceux qui divisent, mais de ceux qui rassemblent. Il me rappelait celui de LA PETITE BOUTIQUE AU COIN DE LA RUE de Frank Capra, un des films qui me donnent le plus la pêche. Et puis, c'était une comédie romantique - un genre que j'adore - qui n'était pas banale puisque Jacques et Hortense sont deux êtres complètement traumatisés et très différents l'un de l'autre. L'un, comme un ours mal léché enfermé dans son antre à cause du drame qu'il avait vécu, l'autre complètement repliée sur elle-même à cause de son éducation, vont quand même arriver à se décrocher et à se rejoindre grâce à un truc, qui rend souvent les gens diserts : le vin. Et ce miracle de l'amour survient aussi à la suite de l'intervention d'un gamin en mal de réinsertion jouant les Cupidon, et de celle d'un

docteur persuadé qu'écouter souvent son cœur est le meilleur moyen de le garder en bonne santé. Et enfin, à travers le personnage d'Hortense, LA DÉGUSTATION abordait avec simplicité et sans aucun didactisme, un problème de société, celui de la PMA. J'aime que les pièces d'aujourd'hui parlent des enjeux et des évolutions de notre époque de cette façon-là, claire, saine et finalement fédératrice. À la fin de ma lecture j'étais pressée de donner mon accord à Ivan, mais il avait oublié de me laisser ses coordonnées ! J'ai dû les demander à un ami commun, le si adorable exploitant du cinéma de Saint-Jean-de-Luz (rires).



VOUS NE CONNAISSIEZ PAS DU TOUT IVAN ?

Non, je l'avais juste croisé. Mais c'est un auteur que, depuis quelques années, je suis régulièrement. J'avais vu au théâtre deux de ses pièces, *L'Étudiante* et *Monsieur Henri* et *Venise n'est pas en Italie* et elles m'avaient emballée. Quand nous avons commencé à jouer LA DÉGUSTATION, *Venise...* est sorti au ciné et j'y suis allée pour le plaisir, j'ai adoré le film !

QU'EST-CE QUI VOUS SÉDUIT DANS L'UNIVERS D'IVAN ?

Tout ce pourquoi j'ai aimé LA DÉGUSTATION : l'originalité jamais mièvre de ses histoires, la tendresse qu'il a pour ses personnages et son humour, qu'il pousse parfois loin mais jamais ni dans la noirceur, ni dans l'amertume. Rien ne grince chez Ivan. Même si ce qu'il raconte est fort, tout y est dit avec douceur. Son écriture est simple, intelligente. Elle va droit, sans chichi. Et puis j'aime qu'il mette souvent en scène des êtres solitaires ou blessés par la vie. Cela rend ses pièces sensibles. Dans *Venise n'est pas en Italie*, qui est très autobiographique, il parle de son enfance, dont on devine qu'elle n'a pas été des plus faciles. Il en a gardé une pudeur et une fragilité qui me touchent beaucoup.

QUAND VOUS AVEZ LU POUR LA PREMIÈRE FOIS LA DÉGUSTATION, VOTRE AFFINITÉ AVEC HORTENSE A-T-ELLE ÉTÉ IMMÉDIATE ?

Ah ! oui, parce qu'elle est un personnage de théâtre comme je les aime : elle offre une infinité de nuances de jeu. Hortense est une bavarde enjouée et excentrique, mais en même temps, paradoxalement, elle est « encombrée », et assez « verrouillée ». Comme elle est souriante, volubile, et qu'elle distribue ses sourires avec générosité, elle donne

l'impression de se livrer beaucoup mais en réalité, elle est très secrète et très timide, sauf quand elle boit un petit coup. Elle m'a rappelé la fille que j'étais au sortir de l'adolescence, en apparence comme elle, assez intrépide et en réalité, plutôt cadennassée.

AVANT DE JOUER HORTENSE, AVIEZ-VOUS UNE EXPÉRIENCE DU VIN ?

Je ne suis pas une grande consommatrice, mais j'adore ça. Quand j'étais plus jeune, j'aimais bien aller dans le Médoc faire la tournée des châteaux. Je ne suis pas devenue incollable en matière de crus, mais j'ai appris que chaque vin a une personnalité propre. Et en matière de qualité, on peut difficilement me rouler. Évidemment, j'ai adoré la scène de la dégustation, le clou de la pièce et du film. Elle m'a rappelé de bons souvenirs et m'a fait piquer quelques rigolades. Sur scène, comme sur le plateau.

COMMENT ÊTES-VOUS PASSÉE DE LA HORTENSE DE LA PIÈCE À CELLE DU FILM ?

Assez naturellement. Comme le film permettait de découvrir le « off » de la pièce, ses personnages avaient juste à vivre des choses que sur scène, ils ne faisaient qu'évoquer. Pour nous, acteurs, c'était évidemment plus de chambardement intérieur : on entrait davantage dans la tête de nos personnages. Ça permettait d'approfondir nos rôles. Hortense, par exemple, est moins ébranlée quand elle parle de sa mère que lorsqu'elle se retrouve chez elle, en tête-tête avec elle. C'est pareil en ce qui concerne son association de sans-abris. En parler et y être n'a rien à voir. Sur le plan émotionnel, vivre et relater ce qu'on a vécu n'est pas comparable. Dans le premier cas, même si c'est drôle, on est happé, « bousculé » par la vérité de l'instant ; dans le second, comme on a la distance du temps et du récit, on peut ironiser et distancier. Il y a plus de place pour les gags, la loufoquerie et l'absurdité. C'est ce décalage qui explique

que le film est moins comique, plus profond, plus émouvant, que la pièce. Ses personnages font rire, mais essentiellement à cause de leur maladresse.

LE METTEUR-EN-SCÈNE IVAN CALBÉRAC EST-IL LE MÊME SUR UNE SCÈNE ET UN PLATEAU DE CINÉ ?

Il est exactement le même, attentif, énergique et exigeant, mais toujours dans la bienveillance et le respect de tous, techniciens et comédiens. Il est très pré-occupé par le rythme des scènes aussi, et la justesse de leur tonalité. Il cherche toujours à mettre le curseur au bon endroit, qui n'est pas le même au théâtre et au ciné. Au théâtre, comme on a besoin de beaucoup élargir, on doit beaucoup « marquer ». Au cinéma, l'obligation de réalisme contraint, au contraire, à plus d'intériorité, ce qui n'empêche pas qu'on puisse quand même s'aventurer assez loin dans la drôlerie. J'ai beaucoup insisté par exemple pour que dans le film (mais déjà, auparavant, dans la pièce), lorsqu'Hortense est pompette, elle balance des gros mots et dise des choses friponnes sur le sexe, comme le font souvent les filles psychorigides en manque de tout. Lorsque la tête leur tourne, plein de trucs sortent involontairement, à l'image des personnages de contes de fée qui déversent, selon les circonstances, des crapauds, des perles ou des bijoux. Ça déborde quoi ! Selon moi, ça devait aussi déborder chez Hortense, parce que tout d'un coup, comme elle est amoureuse et que cela lui monte au cerveau autant que le vin, elle a envie de vivre et de rattraper le temps perdu !



QUELLE A ÉTÉ VOTRE RÉACTION QUAND VOUS AVEZ APPRIS QUE JACQUES ALLAIT ÊTRE INTERPRÉTÉ PAR BERNARD CAMPAN ?

J'ai été folle de joie. Je ne m'expliquais pas comment depuis SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES, personne n'ait pensé à nous faire rejouer ensemble, Bernard et moi. Évidemment cette perspective de retravailler avec lui a encore décuplé mon envie de faire la pièce. J'avais un souvenir merveilleux de ce tournage avec lui. Près de vingt ans après, j'ai retrouvé l'être humain que j'avais connu, délicat, profond et drôle. Mis à part qu'il avait plus d'assurance, l'acteur, n'avait pas non plus changé. Il était toujours aussi subtil, d'un registre étonnant et d'une humilité assez incroyable au regard de sa belle carrière. Bernard ne fait pas le malin. Il ne triche pas. Ses conversations sont profondes. Il réfléchit sans cesse sur le sens des choses. Ce n'est pas étonnant qu'il ait écrit et réalisé avec Alexandre Jollien,

PRESQUE, cette comédie à la fois si drôle et si émouvante.

AU THÉÂTRE, PRATIQUEMENT DU DÉBUT À LA FIN, LA SALLE CROULAIT DE RIRE. LORS DU TOURNAGE, CES RIRES VOUS ONT-ILS MANQUÉ ?

Pas vraiment, parce que, sous le silence du plateau, le rire de l'équipe était tout le temps perceptible. On voyait les épaules se soulever. Personnellement, j'ai eu beaucoup de fous-rires. J'étais tellement heureuse de pouvoir de nouveau jouer après ces quelques mois de vie sous cloche imposée par le confinement, que parfois je riais nerveusement, un peu comme une hystérique. De temps en temps Ivan me faisait (gentiment) remarquer qu'il fallait recommencer la prise, non pas parce qu'elle était mauvaise, mais parce que je l'avais fait foirer à cause de ma « marrade ».

EN TOUT, L'AVENTURE DE LA DÉGUSTATION AURA DURÉ TROIS ANS...

Trois ans qui auront passé à la vitesse de l'éclair, tant nous nous sommes tous bien entendus. On aura eu la chance de creuser un texte et des personnages passionnants et amusants à jouer, et on aura en même temps vécu une forte histoire d'amitié. Nous sommes restés proches les uns des autres. On s'écrit, on se donne des nouvelles et je crois qu'un jour on se retrouvera tous. On a d'ailleurs « commandé » une nouvelle pièce à Ivan. On lui avait « commandé » le film, ça avait marché. Espérons que ça marche une nouvelle fois !

À VOTRE AVIS À QUI S'ADRESSE LA DÉGUSTATION ?

À tous, indistinctement car il met en scène des personnages très différents les uns des autres. Au départ, ces personnages ressemblent à des stéréotypes – Steve est un petit loubard, Jacques, un caviste ronchon, Hortense une catho coincée, etc... et puis petit à petit, ils se détachent des stéréotypes qui semblent les enfermer, et ils deviennent des êtres singuliers et attachants. C'est ce que j'adore chez Ivan. Il part de clichés, puis il les déconstruit et les fait tomber. LA DÉGUSTATION peut faire du bien à tous ceux qui se sentent à l'étroit dans leur personnage social, c'est-à-dire à peu près à tout le monde.

QUELS SONT VOS PROJETS ?

Normalement, je devrais être en décembre au théâtre du Rond-Point avec une pièce de Martin Crimp qui s'appelle *La Campagne*. Et j'attends la prochaine pièce d'Ivan ! (rires)





INTERVIEW DE BERNARD CAMPAN

QUAND IVAN VOUS A FAIT LIRE LA DÉGUSTATION, AVEZ-VOUS EU UN COUP DE CŒUR ?

Depuis UNE SEMAINE SUR DEUX, Ivan et moi entretenons une relation d'amitié et confiance mutuelle, d'où le fait qu'il n'hésite pas à me montrer ses projets quand ils sont encore « en chantier ». La première fois que j'ai lu LA DÉGUSTATION, l'écriture n'était pas encore définitive. Je me souviens avoir adoré cette histoire de lien qui se noue entre deux êtres que, mise à part leur fragilité respective, tout semble opposer. Et je me souviens avoir aussi trouvé simple, fort et original que cette histoire se passe dans une cave à vin, un lieu rarement exploité pour les fictions. J'avais trouvé le personnage d'Hortense irrésistiblement charmant et drôle, mais j'avais été un peu plus circonspect en ce qui concerne celui de Jacques, qu'il me destinait. Non parce qu'il était marrant, maladroit, tendre et touchant - j'avais même beaucoup aimé ces côtés- là du bonhomme - mais parce qu'il était aussi terriblement bougon et que j'avais peur qu'il soit antipathique. Je ne me retrouvais pas dans ce trait de caractère là. J'avais l'impression que ce Jacques était plutôt destiné à un Jean-Pierre Bacri (qui était à l'époque encore parmi nous). Quand je le lui ai dit, Ivan m'a rassuré et a tout de même eu la gentillesse de remanier son texte pour rendre Jacques un peu moins « rugueux » (rires).

MIS À PART SON CÔTÉ BOURRU, AVIEZ-VOUS ÉTÉ SURPRIS QU'IL VOUS PROPOSE UN RÔLE DE TYPE TENDRE CERTES, MAIS AUSSI ALCOOLIQUE...

Il m'arrive souvent de me demander pourquoi on me propose tel ou tel rôle. Je me trouve presque toujours ou trop jeune ou trop vieux, pas assez ceci ou cela. Parfois, cela m'arrête ou me fait hésiter, surtout, pour les rôles de ciné où il faut tout de suite être pile le personnage. Au théâtre, ce n'est pas tout à fait pareil, on a le temps d'y entrer. Au fil des répétitions, quelque chose se crée dans le corps qui finit par le modeler à l'image de celui qu'on doit interpréter. Cela dit, pour Jacques, si son côté « ronchon » m'avait posé question, celle de son alcoolisme ne m'a causé aucun problème. Je n'ai aucun penchant pour la bouteille, mais c'est une maladie qui me touche et que j'ai déjà abordé plusieurs fois.

POURTANT, CE N'EST PAS SI FACILE DE JOUER LES ALCOOLIQUES. ON PEUT VITE EN FAIRE TROP ET FRÔLER LA CARICATURE, SURTOUT SI DANS LA VIE ON EST PLUTÔT SOBRE...

J'ai eu de la chance de pouvoir m'abstenir d'en faire des tonnes parce que Jacques est ce qu'on appelle un « alcoolique mondain » : il encaisse et tient bien la route. Comme on ne s'aperçoit jamais qu'il est bourré, je n'ai pas eu besoin de jouer l'ivresse. Cela n'a pas été le cas d'Isabelle qui elle, devait jouer à la fille pompette. Elle l'a fait avec la drôlerie et la finesse qui la caractérisent !

AVEZ-VOUS EU BESOIN D'UN COACH POUR LA SCÈNE DE LA DÉGUSTATION, QUI, MINE DE RIEN, EST ASSEZ TECHNIQUE ?

Non, Ivan nous a très bien dirigés et on s'est servi de notre savoir-faire d'acteurs. (rires)

LA PERSPECTIVE DE REJOUER AVEC ISABELLE CARRÉ A-T-ELLE PESÉE DANS VOTRE DÉCISION D'ACCEPTER DE JOUER JACQUES ?

Cela ne s'est pas tout à fait passé en ces termes. Lorsque j'ai découvert LA DÉGUSTATION, dont le texte était donc encore en devenir, il ne m'est pas du tout venu à l'idée de demander à Ivan s'il avait déjà pensé à distribuer Hortense. Je lui ai posé la question bien plus tard, quand il m'a semblé que le personnage de Jacques était bien en place. Et là, il m'a annoncé tout à trac qu'il pensait le proposer à Isabelle. À l'idée de la retrouver presque vingt ans après SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES de Zabou Breitman, j'étais fou de joie. D'abord parce que je trouvais formidable - et c'est un euphémisme - de pouvoir retravailler avec elle, ensuite parce qu'intuitivement, je sentais que notre couple pouvait de nouveau super bien fonctionner.

QUELLE PARTENAIRE EST-ELLE ?

Présente à 1000%, exactement comme dans la vie. Elle a plein de facettes, Isabelle, mais dans chacune d'entre elles, elle est tout entière. Dans sa vie de mère, par exemple, elle est tout entière avec ses enfants. De même que lorsqu'elle écrit, elle est tout entière dans son écriture. Parfois j'allais la voir dans sa loge où dès qu'elle avait une demi-heure de libre, elle s'enfermait pour écrire. Je la trouvais toujours totalement absorbée par son écriture. Elle est pareille pour tout. Quoiqu'elle entreprenne, elle y va à fond. Elle défend avec le même engagement la cause des femmes que l'Association du Secours Populaire français. Quand on a fait des représentations dont la recette allait être donnée à cet organisme, elle organisait tout. Et quand elle joue, elle est là, totalement là. Elle a proposé des choses très intéressantes pour son personnage. Et puis, elle a une mémoire extraordinaire.



Elle n'a jamais de trou. Contrairement à moi (rires). Quand cela m'arrivait, elle me remettait toujours dans les rails. Elle est une partenaire en or. On sait que si on a un problème, elle vous soutiendra. J'ai énormément d'affection et d'admiration pour elle. Elle est pour moi comme une sœur. Je l'aime vraiment beaucoup.

EN DIX-SEPT ANS, AVAIT-ELLE CHANGÉ ?

Dans sa façon d'être au monde, franchement pas beaucoup. Nous ne nous étions guère revus pendant toutes ces années. Je lui avais juste demandé en 2007 de me faire l'amitié de venir à une projection privée de mon film LA FACE CACHÉE. Elle était venue très gentiment et m'avait fait un adorable retour. Mais c'est tout. Sauf exception, on ne peut pas avoir de contacts vraiment suivis avec nos partenaires dans ce métier. Quand je l'ai retrouvée près de vingt ans après, elle avait eu trois enfants, la carrière que l'on sait, mais elle était toujours pareille, adorable, disponible, peut-être un peu plus sûre d'elle-même. Encore que, paradoxalement, elle peut encore être intimidée par certaines choses, ce qui ne l'empêche pas de les affronter. Elle m'a dit un jour : « la peur ne m'a jamais empêchée de faire les choses ». Moi qui ai refusé ou raté tellement de trucs par peur de ne pas être à la hauteur, j'avais été sidéré. J'avais trouvé qu'elle était vraiment un ovni dans notre métier, une femme à part. A cause de son gabarit, si menu, on imagine souvent qu'Isabelle est toujours une jeune fille et puis un jour on s'aperçoit qu'elle est une femme, à la fois douce et inflexible, qui s'impose une discipline de fer. Elle est très étonnante. Et c'est une vraie comédienne. Quand elle sort d'une prise ou d'une scène, elle redevient instantanément elle-même. J'ai l'impression que jouer est non seulement nécessaire à son équilibre mais que cela la « purifie ».

REVENONS À LA DÉGUSTATION. IVAN DIT QUE L'IDÉE D'ADAPTER LA PIÈCE POUR LE GRAND ÉCRAN VENAIT D'ISABELLE ET DE VOUS. Y AVAIT-IL DANS CETTE IDÉE UNE SORTE DE DÉFI ?

C'est toujours un défi de porter à l'écran un texte qui marche. On a peur que le film déçoive et marche moins bien. Mais selon le principe d'Isabelle que la peur ne doit jamais rien empêcher, on est allé crânement demander à Ivan de passer de la scène à l'écran, d'autant que nos partenaires, Olivier Claverie, Éric Vieillard et Mounir Amamra ne demandaient aussi que cela. Ivan nous avait répondu qu'il y avait déjà plus ou moins pensé, mais qu'avant, il avait un autre projet de film. Isabelle lui a sorti un argument massu : son âge. Si on attendait trop, elle ne pourrait plus jouer son rôle à l'écran.

SELON VOUS, QU'EST-CE QUI A CHANGÉ ENTRE LA PIÈCE ET LE SCÉNARIO ?

Le ressenti qu'on a de cette histoire. Au théâtre, elle relève de la comédie. Au cinéma, comme il était impossible de reproduire les gags de la pièce, elle est entrée dans la catégorie « comédie romantique ». Les rires ont fait place aux sourires. Ce qu'on a perdu en drôlerie, on l'a gagné, me semble-t-il, en vérité, en nuances, en délicatesse et en profondeur. C'est la même histoire, mais racontée à travers deux prismes différents.

COMÉDIE AU THÉÂTRE, COMÉDIE ROMANTIQUE AU CINÉMA... QUOIQU'IL EN SOIT, DANS SES DEUX VERSIONS LA DÉGUSTATION EST SOUS-TENDUE PAR DES DRAMES INTIMES...

Les bonnes comédies s'ancrent toujours dans le tragique. Woody Allen, par exemple - je l'évoque même s'il n'a plus très bonne presse - l'a bien compris. Tout l'humour de ses films vient de son angoisse

de la mort. La drôlerie de LA DÉGUSTATION, sa loufoquerie aussi, naissent de la souffrance et de l'inadaptation au monde de ses personnages, et de leur entrechoquement.

DES PERSONNAGES AUXQUELS, MALGRÉ LEUR PERSONNALITÉ DÉCALÉE, ON PEUT S'IDENTIFIER...

C'est une des grandes caractéristiques des pièces et des scénarios d'Ivan. Quels que soient leurs travers, les personnages dégagent toujours tant d'émotion et de sensibilité qu'on croit qu'ils nous ressemblent ou qu'ils ressemblent à des gens qu'on connaît. La conséquence est qu'on finit immanquablement par leur pardonner et les aimer. Au fond, Ivan est un auteur humaniste. Chez lui, il n'y a ni cynisme, ni méchanceté. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime son écriture.

MÊME S'IL A CONSERVÉ UN CERTAIN NOMBRE DE RÉPLIQUES DE LA PIÈCE, IL A BEAUCOUP MODIFIÉ SON TEXTE POUR LE FILM, ET PAS SEULEMENT PARCE QU'IL Y FAIT INTERVENIR D'AUTRES PERSONNAGES. ISABELLE ET VOUS, ÊTES-VOUS DE NOUVEAU INTERVENUS DANS SON PROCESSUS D'ÉCRITURE ?

Un peu, oui, forcément. Isabelle lui a demandé de pousser les curseurs d'Hortense, d'une part pour aller plus à fond encore dans son côté catho coincée et de l'autre pour montrer que sous son aspect prêchi-prêcha se cachait une fille marrante, capable de balancer des gros mots et de s'encanailler. Elle et moi avons fait beaucoup de propositions à Ivan. Nous échangeons en permanence sur le texte, le jeu et même au montage. Ivan est très ouvert. Ces deux collaborations avec lui, au théâtre puis au cinéma, ont été très constructives et très agréables.



LE RÉALISATEUR QUE VOUS AVIEZ DÉCOUVERT LORS D'UNE SEMAINE SUR DEUX AVAIT-IL CHANGÉ ?

Je trouve qu'il maîtrise mieux la technique, qu'il a plus de confiance en lui et qu'il est plus détendu. Mais humainement, Ivan est le même, attentif, inventif, joyeux et généreux.

Y A-T-IL EU POUR VOUS DES SCÈNES PLUS DIFFICILES À JOUER ?

Quelques soient les scènes, quand j'entends le mot « moteur ! » j'ai toujours un petit vertige, surtout au début des tournages. Quand Jacques a sa première crise cardiaque, j'ai eu peur d'en faire trop. J'étais allongé sur les marches, la caméra était sur moi. Il fallait montrer que je souffre, mais pas que je grimace trop, et surtout que je sois sincère. Ça

ne durait que trente secondes, mais, ça a été compliqué. En revanche, contrairement à d'habitude où ma pudeur adore me jouer des tours, je n'ai eu aucun souci dans les scènes de baiser et d'amour avec Isabelle. Sans doute parce que nous nous connaissons bien et que j'étais en confiance, et avec elle, et avec Ivan. Dans ces cas-là, le regard du réalisateur compte autant que celui de sa partenaire. En fait, sur ce tournage-là, je crois qu'on a tous été heureux. On formait une belle équipe. On était tous à fond dans le boulot. Sur les sept semaines qu'a duré notre travail, on en a passé quatre à Troyes, dont une grande partie dans cette cave magnifique et magnifiquement située près de la cathédrale. Je me souviens : je partais tôt le matin, il faisait beau, je marchais jusqu'au décor, content de retrouver Jacques. J'ai rarement éprouvé autant de plaisir sur un film.

VOUS AVEZ MENÉ VOTRE CARRIÈRE À REBOURS DE LA MAJORITÉ DE VOS CONFRÈRES. VOUS VOUS ÊTES FAIT CONNAÎTRE PAR DES RÔLES COMIQUES ET DEPUIS QUELQUES ANNÉES VOUS SEMBLEZ PLUTÔT ATTIRÉ PAR DES PERSONNAGES PLUS DRAMATIQUES. Y A-T-IL UNE RAISON ?

C'est une question qu'on me pose souvent et sur laquelle je m'interroge. En réalité, je ne sais pas trop quoi répondre à cette question. Venant d'un trio comique, LES INCONNUS, j'ai commencé naturellement par tourner des comédies, des pures comédies. Mon virage vers des registres plus dramatiques s'est effectué au début des années 2000 quand Zabou m'a offert SE SOUVENIR DES BELLES CHOSES. J'ai enchaîné avec des films un peu dans la même veine, mais moins sombres, des comédies sociales ou romantiques. Peut-être parce qu'au fond, elles correspondaient bien au type de plus en plus angoissé que j'étais en train de devenir. Aujourd'hui je ne suis pas sûr de retourner un jour vers la comédie pure. C'est trop difficile. Ça m'impressionne trop et peut-être aussi que cela m'intéresse moins.

EST-CE QUE CE RÔLE DE JACQUES VOUS A APPRIS QUELQUE CHOSE SUR VOUS-MÊME ?

Sûrement, comme (presque) tous ceux que j'ai joués. Mais ce qui, je crois, va rester gravé en moi, c'est le plaisir du travail en lui-même. J'ai soixante ans passés, et tous les jours sur ce tournage, je me disais qu'il fallait que je savoure ma situation, qu'il ne m'arriverait peut-être plus très souvent de jouer un personnage comme celui Jacques dans une ambiance aussi fraternelle et sereine que celle-là. Les tournages où je ne souffre pas sont rares. Sur celui-ci, je ne rechignais même pas quand il fallait refaire les prises. C'est tout dire !

LISTE ARTISTIQUE

ISABELLE CARRÉ	HORTENSE
BERNARD CAMPAN	JACQUES
MOUNIR AMAMRA	STEVE
ÉRIC VIELLARD	GUILLAUME
OLIVIER CLAVERIE	DOCTEUR MILMONT
GENEVIÈVE MNICH	DANIÈLE

FICHE TECHNIQUE

UN FILM DE	IVAN CALBÉRAC
PRODUIT PAR	ISABELLE GRELLAT NICOLAS ALTMAYER ÉRIC ALTMAYER
IMAGE	PHILIPPE GUILBERT
MONTAGE	VÉRONIQUE PARNET
CASTING	CORALIE AMÉDÉO, ARDA
SCRIPTÉ	LUCIE TRUFFAUT
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR	BASTIEN BLUM
MUSIQUE ORIGINALE	LAURENT AKNIN
SON	PHILIPPE FABBRI DAMIEN AUBRY EMMANUEL CROSET
DÉCORS	JULIA LEMAIRE
COSTUMES	CHARLOTTE DAVID
DIRECTEUR DE PRODUCTION	CHRISTOPHE DESENCLOS
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	PATRICIA COLOMBAT
COIFFURE	SABINE POLLET
MAQUILLAGE	ANAÏS LAVERGNE

